

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 16

Artikel: L'année de la misère : [suite]
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193584>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

-coup dè fusi, âo bin on lè z'einfatè avoué la bayonetta.

Ein 47, adon dè la campagne dâo Sonderbon, que lo bataillon Bolens étai dein lo canton dè Fribor, dâo coté dâo bou dâi Daillettès, iô lè pétâirus ont bo et bin pétollhi, que mémameint y ein a z'u dâi tiâ et dâi z'estraupiâ, on avâi met dâi sentinelles décé, delé, que ne laissi-vont nion abordâ sein lo mot dè pâssâ.

On dévai lo né qu'on sergent dè vortigeu dè cé mémo bataillon avâi fé onna petita escampetta dein lè z'einverrons, io l'avâi vu, ein passeint, dâi galézès gau-pès, rarevâ on bocon tard po rejeindrè sa compagni, et dut passâ vai on faqchénéro, on certain Bibineau, qu'étai dein lè mouscatéro, dè la quattro.

Quand Bibineau oût que cauquon vgnâi, sè branquè ein jou, et démandè lo mot dè passe. L'autro, que lo savâi pas, lâi dit : « Ne lo sé pas, mâ laisse-mè pi passâ, su sergent dein lè vortigeu et ne su pas dâo Sonderbon.

— Rein de cein! repond Bibineau; y'é l'ordrè dè ne nion laissi passâ s'on ne sâ pas derè lo mot; dinsè, reveri-vo!

— Mâ, se tè plié! laissé-mè passâ, sein quiet y'arrevéri trâo tard.

— Diabe la passâie! Y'é ma consigne et ne laisso nion passâ sein qu'on mé diessè « Morges, » fâ Bibineau, que n'avâi pas einveintâ la pudra.

— Eh bin! « Morges, » lâi criè lo sergent.

— Ah! stu iadzo, vo pâodè passâ, lâi fâ Bibineau ein remetteint lo pétâiru su l'épaula.

L'amour et ses misères.

Genève, le 15 avril 1893.

Monsieur le rédacteur.

Vous avez publié ces derniers temps divers articles qui ont vivement piqué la curiosité de nombreux lecteurs du *Conteur vaudois*; je veux parler de la charmante et spirituelle « lettre d'une Neuchâteloise, » celle d'un « vieux célibataire, » etc.

Ce célibataire se plaignait amèrement des jeunes filles, qui, dans la question du mariage, recherchent avant tout l'argent. Peut-être est-ce le cas d'un certain nombre, mais je crois qu'il existe chez nos jeunes filles un défaut plus général et plus grave encore, défaut auquel on peut attribuer une foule de mariages mal assortis. C'est, j'en ai la conviction, la manière déplorable dont ces jeunes filles, ainsi que les mères, comprennent l'amour.

Je suis femme et je m'explique, en me faisant tout simplement l'écho des réflexions on ne peut plus sensées d'un correspondant d'un journal que vous avez cité plus d'une fois: *La France*.

L'amour, dit cet écrivain, inquiète surtout les femmes et les mères. L'une

de ces dernières, désespérée des ravages opérés par la passion dans l'esprit de sa fille, m'écrit une lettre poignante où elle me supplie d'indiquer le remède à ce qu'elle considère comme une folie.

Elle a raison, cette femme. L'amour, tel que le conçoit le cerveau de certaines fillettes, est une folie. Avant que leur cœur ne soit éclos, avant qu'il n'ait été touché par la flamme divine, la fille d'aujourd'hui s'imagine être amoureuse. Elle a appris l'amour comme on lui apprend à faire des confitures, dans un livre. Son esprit a vagabondé au travers des feuillets d'un roman. Elle y a vu soupirer, très hâtivement d'ailleurs, un beau jeune homme, ridicule dans sa perfection, blond ou brun suivant le caprice de l'auteur, qui raconte des fadaises, qui soupire célestement, qui traverse les fleuves, fend les montagnes, qui est beau, jeune, riche, quelquefois savant (ceux-là sont déjà un peu en baisse), et qui ne possède tous ces biens que pour les offrir à l'angélique créature que toutes les fillettes se croient être.

Les bourgeois appellent ces demoiselles des *romanesques*. Le mot est assez juste. J'ajoute même qu'il mérite d'intéresser le médecin, car il caractérise et définit un état d'âme malade et inquiète.

Les romanesques ne connaissent pas et ne comprennent pas l'amour. Je n'hésite pas à dire qu'à mon avis l'amour vrai n'est jamais une passion au sens strict du mot. C'est au contraire un sentiment très naturel, très profond, qui vient à son heure sous la lente poussée de la sève humaine, qui s'épanouit sans brusquerie et qui est d'autant plus durable qu'il est plus rationnel et plus raisonnable.

L'amour qui s'allume comme un incendie, qui naît de cette fournaise, ne donne jamais qu'un éclat passager, flamme brillante aujourd'hui, feu-follet demain, lointaine fumée bientôt.

Ces pauvres filles se sont fait un idéal. Elles cherchent, comme Diogène, l'homme qu'elles ne trouvent pas. Le soir d'un bal, elles rentrent tout émues. Un bellâtre ou un fat leur a fait d'inéptes compliments qu'elles prennent pour des vérités. Voilà l'homme rêvé. Ou bien c'est un sombre, un incompris, un grave, un savant, un poète. Il cherche une âme sœur qui le comprenne et l'aide à marcher à l'immortalité. L'âme sœur, c'est la mienne, pense non sans fatuité la romanesque amoureuse.

Demandez à toutes ces jeunes filles ce que c'est que l'amour. Elles rougissent sans savoir pourquoi, souvent. Leur mère fait des yeux effrayés à ce seul mot et évite qu'il ne soit prononcé devant elle. Elles en concluent que ce doit être très laid ou au contraire très joli. Pour elles, c'est tout comme; elles vou-

dront savoir ce que c'est. La nature les rend femmes et bientôt la lecture des romans leur faussera l'esprit.

Les folles ou les malades d'amour ne doivent donc cela qu'à la réserve absurde des parents et aux fantaisies grotesques des romanciers. Ceux-là versent dans l'âme des femmes un poison subtil.

Tenez, dût-on me maudire, j'aimerais mieux voir lire aux jeunes filles les descriptions crues, mais sincères, des réalistes, que les mièvreries des psychologues à l'orgeat, ou les horreurs raffinées des auteurs passionnels.

La femme est née pour être femme, pour être mère. Je ne vois pas pourquoi on lui cacherait sa sublime et sainte mission.

Pour garder vos filles à l'abri des atteintes du mal d'amour, mères de familles, laissez-les grandir comme l'arbre des vergers, surveillant sa croissance, la guidant, la soutenant, mais ne lui cachant pas le soleil de peur qu'il ne la brûle. Apprenez-lui ses devoirs futurs, sa mission dans la famille et au foyer. Je sais bien que c'est un mode d'éducation jusqu'alors inconnu chez nous. Mais ne vous plaignez pas si l'amour naît avec des formes bizarres et redoutables.

Jeunes filles, aimez avec votre cœur et non avec votre cerveau. Ne brûlez pas vos ailes à la flamme torride des factices descriptions. Aimez comme des femmes et non comme des folles. Que votre amour soit doux comme le souffle du zéphir. Cet amour-là, voyez-vous, agite légèrement le cœur, n'excite point de tempête, ne cause point de tourments, mais une joie paisible.

Telles sont, monsieur le rédacteur, les réflexions que je me permets de mettre sous les yeux de vos lecteurs; puissent ceux à qui elles s'adressent plus particulièrement en tirer quelque profit.

Votre fidèle abonnée,
Amélie H...

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. FAVRAT.

X

Dès lors le cousin fut singulièrement refroidi à l'égard de son mariage. Il lui semblait cependant qu'il aimait assez Judith pour la prendre sans dot, mais le vrai, c'est qu'il ne l'aimait pas avec beaucoup de désintéressement et de franchise. Il aimait surtout l'argent et, vanité des vanités ! il voulait qu'on pût dire de lui : Sa femme a eu quelque chose. Cependant il continua ses visites à Mauverney, comme par le passé; seulement il observa, et sans changer sa manière d'être avec Judith, il fit en sorte de voir plus avant dans la vraie situation de Pierre à Claude. Il essaya même de tâter l'oncle à ce sujet, mais en vain; celui-ci était trop fin pour se laisser

prendre, et il s'attacha toujours à dérouter les idées du questionneur. Judith, qui ne savait des astuces de son père que ce qu'elle en avait appris fortuitement et pour ainsi dire malgré elle, n'en disait guère plus que l'oncle, et le cousin, si désireux qu'il fût de connaître l'état des choses, avait cependant assez de pudeur pour ne pas la questionner. Peut-être aussi craignait-il de se compromettre aux yeux de la jeune fille, en lui laissant remarquer l'intérêt qu'avait pour lui la question de la dot. Bref, il ne sut rien et il prit son mal en patience. Comme il habitait à plus d'une lieue de Mauvernay et de Chez-les-Blanc, il n'apprit rien non plus du bruit qu'avait fait Samelet à propos des lettres de son fils, bruit qui s'était si promptement répandu dans la contrée, mais qui avait été arrêté du côté de Montpreveyres, faute de communications. Les gens du Jorat sont essentiellement casaniers ; ils ne sortent de chez eux que pour aller au marché de Lausanne ou pour conduire leurs bestiaux aux foires des environs. Du reste, Judith, âme candide et d'une parfaite bonne foi, avait promptement répondu à la lettre de Charles, de manière à couper court à tous les bruits et à faire bien voir qu'elle était toujours la fiancée du cousin. Charles se le tint pour dit et n'écrivit plus, mais dès lors le pauvre garçon n'eut plus le cœur au métier.

Au milieu de ces petites vicissitudes, la Saint-Martin était arrivée ; c'est le moment où les valets de campagne engagés pour la saison des travaux regagnent leur domicile, emportant leur modeste bagage au bout d'un bâton, vêtus de chaude milaine et chaussés à neuf. L'oncle aussi s'en retourna vers Chez-les-Blanc. On eût voulu le garder pendant l'hiver, et tout le monde le vit partir avec peine. Petit-Jaques s'attacha à son garde-habit et pleura ; Judith le suivit longtemps des yeux, et jetant un long regard sur la forêt et les arbres voisins tout chargés de givre, elle rentra frissonnante et dit à sa mère : « Voilà l'oncle parti, c'est à l'hiver de venir maintenant, et il est déjà là. Nous voici enfermés pour cinq ou six mois dans notre fond. »

— Hélas ! oui, ma fille, et il y a bien à penser, car nous avons bien peu de provisions cette année. Dieu veuille nous venir en aide ! Mets du feu dans le mortier, Judith, tu seras mieux pour filer ; ce brouillard perce comme des aiguilles et je suis toute gelée. A propos, qu'as-tu répondu à Charles à Samelet ?

— Ce que je t'ai dit, mère, je ne pouvais pas répondre autre chose, puisque... tu sais bien.

— C'est vrai, tu n'avais rien d'autre à dire. Pourvu que le cousin n'ait rien su de cette affaire !

— Oh ! je ne pense pas, mère, d'ailleurs je n'ai fait que mon devoir et il n'aura pas à se plaindre. Que s'il apprend quelque chose des mauvais propos de Samelet, je ne sais qu'y faire.

— Que rien de tout cela ne te fasse de la peine, Judith, souviens-toi de ce verset des Proverbes : « Celui qui marche en intégrité » marche en assurance ; mais celui qui a les lèvres insensées, tombera. »

Le cousin revint la veille de Noël, et certes on dut lui savoir gré de sa visite, car il y avait deux bons pieds de neige, et la bise était d'une aiguë intolérable. La saison était si rude que les corneilles venaient becquerer

jusque sur le seuil de la grange en compagnie des moineaux et des rouges-gorges ; mais comme le bois ne manquait pas, on n'était pas bien malheureux, de ce côté-là, du moins. Vers le soir, on mit au feu une énorme tronche de sapin et l'on forma le demi-cercle. Petit-Jaques voulait qu'on fondît des plombs, et il importuna si bien son père, que celui-ci, de guerre lasse, alla chercher quelques balles de mousquet et une vieille poche à fondre. Petit-Jaques eut alors son affaire. Il faisait fondre le plomb, puis Pierre à Claude approchait la poche d'un baquet plein d'eau en disant : « Pour qui cette fois ? — Pour le cousin, répondait Petit-Jaques, ou pour Judiette. » Le métal fondu tombait alors, en rendant un bruit sourd ou sifflant, selon qu'il était plus ou moins chaud et qu'on le versait plus ou moins vite ; et on le sortait sous des formes bizarres et capricieuses, dont Jeanne-Marie savait tirer toutes sortes d'emblèmes et de pronostics.

— Oh ! comme le plomb du cousin est drôle, crie Petit-Jaques ; mère, explique-le vite, s'il te plaît.

— Mais oui, il est assez curieux, en effet. Voici d'abord une corne d'abondance, avec toutes sortes de belles et bonnes choses, et puis, là autour, voyez-vous ? c'est une guirlande ; elle signifie que le cousin est lié, et Jeanne-Marie riait aux éclats. Le cousin riait aussi.

— Ho ! ho ! dit encore le petit, Judiette a une grosse bourse, vois-tu, mère ; prit ! comme c'est chaud !

— Judiette, ma fille, voici d'abord une nouille ; ici c'est une gerbe de lin et de chanvre : tu auras de l'ouvrage, beaucoup d'ouvrage ; tant mieux, tu auras du pain ; ensuite, voilà en effet une forte belle bourse ; hé ! qui sait, la fourmi s'enrichit grain à grain, et la femme active amène l'aisance à la maison.

Le cousin se mit à rire de bon cœur cette fois, et il pria Judith de garder ce plomb.

— Et le mien, mère, ne veux-tu pas me l'expliquer ? demanda Petit-Jaques.

— Oh ! pour le tien, ce sera vite fait. Regarde, voici d'abord une navette¹ ; c'est-à-dire que tu seras toujours l'enfant gâté, le petit gourmand ; mais prends garde, voici tout à côté une bonne petite baguette, et quelque chose qui ressemble à un pré ; ce qui signifie que pour être bien sage, tu devras t'en aller garder les vaches, et les ramener si elles vont en perte, si non... vois-tu la petite baguette ?

L'enfant n'était pas content, il voulait raccommoder le sort qui lui était échu, en faisant refondre le plomb.

Petit-Jaques et Gros-Jaques se ressemblent beaucoup, il y en a peu qui soient satisfaits ; tous veulent refondre le plomb. Le cousin, lui, emporta de la soirée une impression plus agréable ; il avait ri d'abord parce qu'il fallait rire, puis il avait ri tout de bon. La grosse bourse promise à Judith l'avait rassuré quant aux doutes qui lui étaient venus. Un grain de superstition se mêlait alors à ces amusements de la veille de Noël ; aujourd'hui même on sourit encore, on sourit et l'on accepte l'augure, quand le plomb est beau, c'est-à-dire enguirlandé et enrichi d'une corne d'abondance.

(A suivre).

¹ Petit pain mollet.

Livraison d'avril de la *Bibliothèque universelle* : Confession religieuse et littéraire d'un égoïste, par M. P. Stapfer ; — Diplomatie paternelle. Nouvelle, par M. Marcel Valmont ; — Les chemins de fer de montagne, par M. Ed. Lullin ; — Retour du Caucase. Notes et impressions d'un botaniste, par M. E. Levier ; — La lèpre et les lépreux dans notre temps, par M. V. de Floriant ; — Une révolution en agriculture, par M. Ed. Tallichet ; — Cœurs lassés, par M. T. Combe ; — Chroniques parisienne, italienne, allemande, suisse, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, rue du Grand-St-Jean, 2, Lausanne.

Opéra. — Dimanche 23 avril, deuxième représentation de *Gillette de Narbonne*, opéra-comique en trois actes, musique d'Audran — Cet opéra, émaillé de morceaux de musique des plus gracieux, et vraiment désopilant dans nombre de scènes, a été généralement redemandé. Il aura donc grand succès.

Mardi 25 avril, **Mignon**, qui fait toujours salle comble.

Problème.

Une garnison de 3600 hommes assiégiée depuis plusieurs mois est réduite aux 11/12 de la ration ordinaire, mais dans une sortie elle éprouve une perte telle que la ration redouble entière. — Combien a-t-elle perdu d'hommes ?

Logographe de samedi : Baromètre et Kilomètre. Ont deviné Mme Orange, Genève ; M. Lambert, Aigle. — Prime à ce dernier.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE.

COMPTES DE MÉNAGE

VALABLES POUR 4 ANS

En vente à la Papeterie Monnet. — Prix 2 fr.

Demander à **J.-H. MATILE**, au Petit-Bénéfice, Morges, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes ; draperie, coton, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,50. — Canton de Fribourg à fr. 28, —. — Communes fribourgeoises 3 % à fr. 49,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 104. — De Serbie 3 % à fr. 89, —. — Bari, à fr. 60, —. — Barletta, à fr. 46,50. — Milan 1861, à 39,50. — Milan 1866, à fr. 11,50. — Venise, à fr. 25,75. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 108, —. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 15, —. — Tabacs serbes, à fr. 12, —. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & C°, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du Moniteur Suisse des Tirages Financiers.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.